

De la mélancolie sereine au déni du désir

Yves Beauchemin, *Une nuit à l'hôtel*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 176 p., 17,95 \$.

Stefan Psenak, *Exister*, Ottawa, Le Nordir, 2001, 112 p., 15 \$.

Sylvie Trottier, *Le pharmacien*, Québec, L'instant même, 2001, 144 p., 16,95 \$

Marie Caron

Number 104, Winter 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38028ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caron, M. (2001). Review of [De la mélancolie sereine au déni du désir / Yves Beauchemin, *Une nuit à l'hôtel*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 176 p., 17,95 \$. / Stefan Psenak, *Exister*, Ottawa, Le Nordir, 2001, 112 p., 15 \$. / Sylvie Trottier, *Le pharmacien*, Québec, L'instant même, 2001, 144 p., 16,95 \$]. *Lettres québécoises*, (104), 41–42.

Yves Beauchemin, *Une nuit à l'hôtel*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 176 p., 17,95 \$.

Stefan Psenak, *Exister*, Ottawa, Le Nordir, 2001, 112 p., 15 \$.

Sylvie Trottier, *Le pharmacien*, Québec, L'instant même, 2001, 144 p., 16,95 \$.

De la mélancolie sereine au déni du désir

NOUVELLE
Marie Caron

*Vivre : c'est-à-dire acquérir une connaissance approximative du monde.
Plusieurs, en cette matière, doivent se contenter de dons tout aussi approximatifs...*

DEPUIS LE CÉLÉBRISSE *MATOU*, PARU IL Y A 20 ANS, on sait quel conteur est Yves Beauchemin : ses histoires exercent une séduction indéniable grâce à une narration fluide, à des personnages bien campés et à une fantaisie distillée à plus ou moins fortes doses. On pourra accuser Beauchemin de faire joli, comme dans *Une nuit à l'hôtel*, recueil de huit nouvelles déjà parues, dans des publications diverses, entre 1982 et 2000. Il n'empêche : cet écrivain-là possède une vivacité qui interdit assurément l'ennui.

Le recueil se partage en « Vues de la ville » et « Vues d'Abitibi ». Avec ses quelque 60 pages, la première nouvelle, à saveur policière, prend des allures de miniroman. Fenimore Kirby, un vieil avocat roué et amoral proche parent de l'odieux Ratablavatsky du *Matou*, est assassiné. Le privé Bruno Brunelle — on reconnaît la propension de Beauchemin à jouer avec les noms — mène l'enquête. Sur fond d'intrigue à la fois ingénieuse et un peu tirée par les cheveux,

« Concert mortel » se lit comme un agréable divertissement, et sans doute ne faut-il pas en demander davantage au texte qui présente, en contrepoint, une piquante peinture de caractères.

Une charmante nostalgie se dégage de la plupart des textes. Dans « Perdu », un jeune garçon fraîchement débarqué du village natal avec sa famille s'égaré sur le chemin qui le mène au dépanneur du coin. « Le bonheur grâce à Bergman » met en scène un jeune homme de 22 ans qui perd enfin sa virginité. « Le boléro » plonge dans le Trois-Rivières de 1900 et relate l'existence d'une beauté du temps, depuis son mariage avec un comptable à l'esprit étriqué qui deviendra néanmoins prospère jusqu'aux jours qui la feront grand-mère. Pour les protagonistes, ces trois nouvelles marquent des passages, en eux s'insinuent une découverte, une connaissance forcées du monde, quelque chose qui relève sans doute de la fin d'une certaine innocence.

Des « Vues de l'Abitibi » — la région natale de l'écrivain —, qui renvoient au temps heureux de la prime jeunesse, se démarque plus particulièrement la nouvelle éponyme, ici baptisée « récit ». Le narrateur nouvellement marié, en qui on sera tenté de reconnaître Beauchemin lui-

même, entreprend un retour à Valcaud, le village de son enfance. Dès le début, le voyage, effectué sur des routes cahoteuses à l'issue incertaine, s'annonce mal. S'installent progressivement une tension, un climat d'inquiétude et d'étrangeté annonciateurs des dangers plus grands que recèle le village prétendument bucolique. Valcaud, de fait, a atteint le stade ultime de la déliquescence. Aussi, les lieux de l'enfance gagnent-ils parfois à rester de l'ordre du souvenir, comme on le lira dans ce texte où Beauchemin donne sa pleine mesure.

Les failles de l'existence

Stefan Psenak vit à Aylmer, dans l'Outaouais, et est fort actif dans le milieu de l'édition francophone hors Québec — comme rédacteur en chef de la revue d'art *Liaison* et directeur de la maison L'Interligne. Jusqu'ici, il a écrit surtout de la poésie. En 12 textes, ce premier recueil nous présentera une galerie de personnages quelque peu bizarroïdes, souvent névrosés, voire psychopathes. Il faut se méfier de tous, y compris de ces personnes en apparence inoffensives que l'on croise dans des lieux tranquilles comme les librairies d'occasion : on ne sait quelles perversions, quels fantasmes obscurs dissimule leur amour des livres. Ici, les tueurs à gages ont l'allure de simples badauds, les vieillards s'adonnent à de curieux passe-temps, et on apprend comment se débarrasser de cadavres encombrants.

En épigraphe, Psenak a placé cette phrase de Cioran : « Seul est subversif l'esprit qui met en cause l'obligation d'exister ; tous les autres, l'anarchiste en tête, pactisent avec l'ordre établi. » Voilà à l'évidence le leitmotiv du recueil, le nouvellier s'attardant aux failles, aux points de rupture qui submergent subitement l'existence. Car, dans le monde selon Psenak, les êtres existent dans l'excès : trop en eux-mêmes ou trop à l'extérieur d'eux-mêmes. Les deux états sont peut-être interchangeables, du reste. À cet égard, le héros sans nom de la nouvelle « Le nettoyeur », identifié tout du long par un *il* impersonnel, est exemplaire. « Longtemps, il s'était éteint à effacer la trace de tous ses péchés, de toutes ses perversions. » Au sens littéral : chaque lendemain de veille le trouve chassant de son lit les femmes encore endormies, car il lui tarde de changer les draps et d'astiquer



Yves
Beauchemin



Stefan
Psenak

l'appartement de fond en comble. Bientôt, il lave les cendriers après chaque cigarette écrasée, prend quatre ou cinq douches par jour... On ne saura jamais à quoi tient cette obsession qui en fera un « nettoyeur » idéal pour un chef de la pègre, et ce flou, particulièrement bien rendu dans cette nouvelle qui est l'une des plus réussies du recueil, est typique de la manière Psenak.

Ses personnages pratiquent en somme, sans grand talent pour réussir, un dur métier : celui qui consiste à être vivant. Certains en deviennent fous, comme le narrateur de « Trois chiffres et un nom de rue ». Fous d'une folie inoffensive, ordinaire presque, peut-être causée par une insupportable solitude. La plupart des protagonistes de *Exister* sont d'ailleurs solitaires et n'arrivent souvent à rejoindre leurs semblables qu'à travers la mort.

Si le propos semble grave, la distance et une certaine légèreté président à l'ensemble. L'ironie et l'habileté de Stefan Psenak sont manifestes. Ceci entraînant cela, il manque parfois, à ces textes, de la substance. Voilà cependant un nouvellier que l'on se gardera de décourager : si son premier recueil montre une propension à l'exercice de style — ce qui n'est déjà pas si mal —, le prochain risque fort d'explorer des avenues encore plus subtiles.

Coupables de désir

À l'instar d'Yves Beauchemin et de Stefan Psenak, Sylvie Trottier convie, avec *Le pharmacien*, à un premier recueil. En une trentaine de textes — ceux-ci sont donc très brefs —, la nouvellière expose les états d'âme de personnages souvent timorés, qui ne savent trop que faire de leur désir. Dès

l'entrée, « Tangence », qui constitue une manière d'énoncé d'intention, nous présente un *je* qui pourrait être le porte-parole de l'ensemble des acteurs du recueil. « Je préfère le voyage au quai, l'approche au dénouement, la faim à la satiété », dit ainsi ce *je* qui semble vouloir, peut-être fallacieusement ou facétieusement, être identifié à l'auteure du *Pharmacien*.

Ici, hommes et femmes assument indifféremment la narration, le regard de Sylvie Trottier passant de l'un à l'autre avec un plaisir évident. Ce procédé en même temps que le thème du recueil incitent d'abord à une lecture qui tient compte des différences hommes-femmes. Un constat s'impose au premier chef : en ce qui concerne l'expression de leur désir, les hommes paraissent beaucoup plus entravés que leurs compagnes. Mariés, ils aimeraient bien bifurquer vers cet Ailleurs féminin qui les attire et les fascine, mais ils en sont incapables. « C'est alors que mon fumet se répandit dans la salle d'eau, cette tenace odeur de sainteté dont je ne suis jamais parvenu à me débarrasser », concède ainsi le narrateur de « Odeur de sainteté » qui, après avoir imaginé toutes les folies qu'il rêve de commettre avec une de ses jolies collègues, voit surgir le « regard accusateur de sa femme ». Un autre, engoncé dans des liens conjugaux qui le confortent néanmoins, se sent « pétrifié dès que se gonflent en [lui] des idées un peu grivoises », ces idées étant bien sûr causées par un autre objet de désir que sa femme.

Les célibataires ne montrent guère de témérité non plus. Ils appellent l'aventure tout en la craignant et s'adonnent, pour peu qu'elle se présente, plus volontiers à la fuite qu'au stupre. Les femmes, qui n'en peuvent mais, prennent-elles quelque initiative ? À côté de ces pleutres tout occupés au « haletant combat de [leurs] désirs, voraces, et de [leur] inflexible rectitude », elles font figure de dianas chasseresses. Mais elles auront parfois la chance de découvrir, « serti dans le roc, un solitaire ».

Il y a dans *Le pharmacien*, énième contribution à la réflexion sur l'éternelle incommunicabilité entre les sexes et sur le couple contemporain, un style et un climat. À force, toutefois, le recueil cultive une certaine redondance tant les personnages et les situations, d'un texte à l'autre, finissent par s'équivaloir. Le désir ne s'épanouit que rarement ; la plupart du temps, il est muselé par des protagonistes qui, à l'évidence, craignent de sombrer corps et âme en eaux troubles. Fort bien. Mais trop de textes, qui n'ont pas toujours une facture nouvellistique, le serinent à l'envi. Dans *Le pharmacien*, en somme, l'intelligence du propos est gâchée par l'effet de répétition que produit la trop grande multiplication de textes très brefs traitant tous d'un même thème. L'écueil était prévisible, et Sylvie Trottier n'aura pas su l'éviter. S'il est loin d'être raté, ce recueil n'en a pas moins ses limites, donc.



Design graphique

ZIRVAL DESIGN

Imprimerie commerciale

ZIRVAL design & imprimerie
1030, rue Amherst, Montréal
(Québec) H2L 3L6

Tél.: [514] 525-3781